

les conditions de la victoire

La bourgeoisie règle ses comptes. De Gaulle avait payé, un an après, le mouvement de Mai 68. Chaban-Delmas vient de payer le mouvement social de ces dernières années ; il vient de payer Lip en somme : le comble, c'est que le bénéficiaire est un des principaux responsables de la politique contre laquelle se sont mobilisés les travailleurs ! Étrange habileté de la droite (elle connaît les ficelles, c'est elle qui les a montées !). Entamée sous Pompidou — qu'on se souvienne du référendum sur l'Europe en 1972 qui choisissait déjà Lecanuet contre Debré — , la liquidation du gaullisme arrive maintenant à son terme : les barons viennent manger dans la main de leur vainqueur.

un « ordre nouveau »

La bourgeoisie sait bien qu'en effet il n'y a pas de troisième voie. Elle a une manière bien à elle de mener la lutte des classes et l'on sait qu'elle n'hésite pas devant les moyens, acceptant le compromis s'il est à son avantage, plongeant un pays dans le sang si elle peut ainsi sauver sa mise. Contrainte de jeter le masque gaulliste, la bourgeoisie s'efforce maintenant de prendre le masque libéral, mais derrière le prince Poniatowski se cache le gendarme Marcellin, toujours prêt à servir un « ordre nouveau »...

Sur le terrain politique néanmoins, les choses sont plus claires : le gaullisme et le centre une fois disparus, il reste en présence la gauche et la droite et les élections présidentielles sont ainsi devenues le reflet — bien pâle et bien médiocre, mais reflet tout de même — de l'affrontement des classes dans notre pays. C'est pourquoi ceux qui veulent bâtir le socialisme, libérer l'homme de l'exploitation et de l'oppression, devraient et doivent encore choisir nettement leur camp.

Au-delà des hommes, Giscard-Mitterrand, ce sont en effet des forces sociales qui s'affrontent, avec toutes leurs contradictions. A travers Giscard tendent à s'unir les maîtres du jeu, les tenants de la domination, les hommes du grand capital et puis tous ceux qu'ils tiennent à leur botte : petits et moyens capitalistes accrochés au système, serviteurs zélés qui espèrent tirer bénéfice de leur soumission, soldats des nouvelles mafias. A leurs côtés, des « libéraux » qui croient défendre la liberté de l'homme en garantissant les droits des exploités, des profiteurs, des administrateurs aveugles ou des idéologues de service : ceux-là qui poussent des cris d'orfraie devant l'épouvantail communiste, mais oublient de regarder le visage — bien réel — de ceux qui l'agitent : il est vrai que ceux-là aiment à se couvrir de la cagoule.

Cette solidarité de classe contraint Mitterrand à en exprimer une autre : la gauche qui le soutient a ses

contradictions. On y voit côte à côte la gauche ancienne dont les combats n'ont pas toujours été glorieux — c'est le moins qu'on puisse dire ! — et la gauche nouvelle qui a puisé son énergie dans Mai 68, s'est reconnue dans le mouvement de Lip et fait couler dans toute la société le sang neuf des révoltes créatrices. On y voit ceux qui entendent intensifier le développement actuel, occuper l'Etat actuel au service des travailleurs, et ceux qui veulent changer le développement, changer le pouvoir dans leur nature, leurs formes, leurs orientations, en mobilisant les travailleurs à cette fin. Les premiers se reconnaissent dans le Programme commun, les seconds dans le socialisme autogestionnaire.

unité de classe

En se donnant entre eux les coups les plus durs, en cherchant à s'éliminer ou en se bouchant les yeux pour ne pas reconnaître l'existence de l'autre, les grands courants de ce mouvement ouvrier socialiste faciliteraient la victoire de leur adversaire commun, la bourgeoisie. En s'unissant, en faisant front commun contre lui, ils peuvent au contraire révéler ses contradictions, monter ses faiblesses, redonner aux travailleurs la conscience de leur force. Loin d'affaiblir le combat ouvrier, les contradictions entre le Programme commun et le socialisme autogestionnaire peuvent lui donner toute sa force politique et sociale. La gauche ne peut triompher par les institutions bourgeoises ; elle peut obtenir des victoires, en utilisant les faiblesses et les contradictions que confrontent ces institutions (par exemple le système présidentiel), qui lui permettront de franchir de nouvelles étapes dans les liaisons entre les luttes sociales et l'action politique. Il n'est pas possible d'avancer vers le socialisme si les travailleurs, si les masses n'entrent pas en mouvement sur une base offensive et dans une unité de classe : c'est pourquoi un succès électoral a besoin de la mobilisation populaire pour être confirmé et consolidé.

à Chamallières

Il n'est pas possible non plus d'avancer vers le socialisme si les courants qui sont effectivement inscrits dans le combat de classe ne fournissent pas, à leur niveau, et notamment au niveau du pouvoir d'état, les moyens d'une action politique capable de résister à la pression capitaliste, de libérer des forces nouvelles, d'ouvrir la voie au socialisme. En s'affirmant sur leurs propres positions, dans l'unité populaire, les forces du Programme commun et du socialisme autogestionnaire se renforcent et s'activent les unes les autres au service du combat commun, de la victoire commune.

Tel est l'enjeu du deuxième tour : l'issue dépend pour

une grande part de notre capacité à exprimer la force du courant socialiste autogestionnaire dans l'unité populaire. Elle dépend aussi de la volonté des organisations du Programme commun : accepteront-elles que le combat soit réellement mené en commun ? Si cette volonté s'affirme, si notre capacité se manifeste, alors l'espoir est

permis : le 19 mai, nous réglerons son compte à la droite. Giscard a renvoyé Chaban-Delmas à Colombey, nous renverrons Giscard à Chamalières.

Robert CHAPUIS